

Recension de Dominique Chancé, parue dans la revue *Riveneuve Continents*, numéro 9, *Liban, des mots entre les maux*, automne 2009, p.226-227.

*Nouvelles de Guadeloupe*, Magellan et compagnie, Desnel, *Courrier International*, 2009.

Si le créole n'y est pas ostentatoire, agité comme un drapeau ou un signal d'exotisme, il confère à chacun de ces textes de ce volume de nouvelles une tonalité, une musicalité particulières, comme une nuance qui permet de mieux dessiner une image, de mieux illustrer une coutume, faire sonner une expression. Gisèle Pineau a de ces écarts audacieux qu'on a pu trouver assez souvent chez Raphaël Confiant : « elle était pleine de ressentiment et aigritude » ; le curé de Fortuné Chalumeau avale un « p'tit verre de grappe blanche » qu'il considère comme un « gratter gorge » ; Dominique Deblaine, qu'on connaissait comme chercheuse et qui révèle ici son talent d'écrivain, énumère « boulagèl, padjanbèl et calenda », use de particularités syntaxiques tels les redoublements : « j'ai marché-marché », « le corps vivant-vivant ». Ernest Pépin multiplie, quant à lui, les phrasés musicaux et les images suggestives entre poème et prose : « Et, lorsqu'elle se déplaçait, c'était une roue libre, un huilé de poulie, un balancement de feuille dans les mains d'un vent doux ». L'humeur de ce recueil est du reste à la poésie, aux évocations douces-amères, nostalgiques et sensuelles.

Comme souvent dans les littératures d'outremer, la violence affleure cependant ; ce mal-être, qu'explore Gisèle Pineau dans tous ses romans, se manifeste : roserie quotidienne, abandons et paroles terribles qui mènent à la folie. On se souvient, en lisant *Ta Mission, Marny*, du roman des Schwarz-Bart, *Un plat de porc aux bananes vertes* dont l'univers, entre abjection et folie bouleversait.

Simone Schwarz-Bart, précisément, est la figure tutélaire autour de laquelle se déploient ces textes, dans un rapport filial. Les écrivains antillais lui doivent, en effet, leur langue métissée et imagée, mais également le point de vue d'une conteuse sur une civilisation.

*Du fond des casseroles*, causerie familière, ou *L'Odeur de la terre humide*, témoignent ainsi d'un passage, à l'instar de *La Femme-Fleuve*, dont la chute élégante donne la clef d'une transmission émouvante entre cet hier souvent abandonné à regret, et la modernité qui se doit de faire retour sur celui-ci, pour n'être pas déracinée, inhumaine et engendrer ce type d'homme décrit par Dominique Deblaine comme « à moitié esquissé, à moitié fini, entre espoir et résignation ».

Les coutumes anciennes, les comportements archétypaux qui fondent la virilité antillaise, autour des combats de coqs et d'égos, et tout aussi bien la féminité antillaise, douloureuse, avec ses filles abandonnées qui portent seules le poids de maternités amères ; l'obsession du péché et de la religion, les malédictions et mauvais sorts, dessinent une Guadeloupe (et une Guyane chez Pépin) intemporelle. Cette époque qui, selon Simone Schwarz-Bart, fut celle « où l'art de vivre à l'antillaise était encore intact dans le peuple », doit rester dans les mémoires avec son pittoresque que met en scène *Le Coq rouge Jaffar ou le maléfice de Satan* et c'est ce à quoi chacun (auteurs et personnages) se consacre. Mais c'est également une réalité de souffrance et de rigidités, enfermant les êtres dans ces clichés qui dictent à chacun son identité et son comportement. Dominique Deblaine, dans sa nouvelle en gigogne qui ouvre sur autant de vies et de souvenirs, de possibilités d'être, explorées ou refoulées, invite précisément à dépasser ces images toutes faites et ces destins programmés, pour renaître à une vie plus large et plus sensuelle, puisée dans « la terre humide » qui n'est pas un territoire mais un lieu vivant.

Cette terre, ses fleuves, sa mémoire, est le véritable sujet de ces nouvelles. Comment échapper à la cruauté de l'existence et à la folie, aux voix qui intiment leurs ordres et distillent leur violence, si ce n'est en acceptant le passage, de l'eau, de la mémoire, des identités, dans de nouvelles façons de vivre et de penser ? Ernest Pépin dessine ce beau projet d'un fleuve, « nomade sans bagage » qui ne craint pas de « féconder une culture » et draine les peuples mêlés vers de nouvelles formes d'être. Passer d'un lieu à l'autre, d'un temps à l'autre, c'est la vocation du fleuve et celle, tout aussi bien, du flux de l'écriture, d'un auteur, ou d'une génération à l'autre.